

plis de paille hachée, s'en allaient, de maison en maison, quêtant des œufs.

Quand la ménagère se montrait généreuse, ils lui chantaient en chœur la complainte.

Ha ! ha ! ha ! le voilà ! le voilà !

L'homme de mai revenu, le voilà !

Mais les jeunes drôles semaient impitoyablement de paille hachée le seuil de celle qui refusait de mettre à l'offrande, chose fort rare, du reste.

Les habitants de Nordstetten, revêtus de leurs plus beaux habits, allaient et venaient au milieu de ce tumulte que dominait le joyeux carillon des cloches, et le soleil semblait planer sur la fête comme un radieux sourire du ciel.

Mais bientôt, au bruit d'une nouvelle qui circula de bouche en bouche, les rues se dépeuplèrent comme par enchantement, et la petite place du village fut, en un instant, envahie par la foule. Des groupes stationnaient déjà devant le logis du riche Gaspard Melzer, et contemplaient avec stupéfaction un mai gigantesque, tout enjolivé de rubans rouges à paillettes d'argent et de fleurs nouvelles ; la rose surtout y figurait avec une profusion extraordinaire. Chacun se demandait avec étonnement par quel miracle on avait pu, en une seule nuit et à l'époque où les nuits sont si courtes, transporter et planter là cet arbre immense sans attirer l'attention du voisinage. Il avait fallu au moins six hommes, et deux chevaux, donc le galant devait avoir des complices parmi les garçons de Nordstetten ou des pays environnants, ou bien la mystérieuse plantation de ce mai superbe était l'œuvre du démon. Beaucoup penchaient pour cette dernière opinion. En effet, si le diable n'avait pas fait cette besogne, quel était le gaillard assez téméraire pour tirer de la forêt un sapin que sa taille destinait à être prochainement marqué ? Qui donc, après avoir commis ce délit forestier, puni par la loi d'une amende de vingt thalers au minimum et de trois ou quatre mois de travaux forcés, qui donc aurait osé venir le planter en pleine place publique, à deux pas de la maison commune ?

Et la foule, toujours avide de mer-

veilleux, faisait mille commentaires à ce sujet.

Fritz, d'un air insouciant, parcourait les groupes, écoutant les réflexions de chacun, sans perdre de vue la fenêtre de Marguerite, dont les volets intérieurs étaient encore fermés. Quant à Melzer, plus matineux que sa fille, il était levé depuis longtemps et mettait ses comptes en règle, sans s'inquiéter du bruit qui de la place montait jusqu'à lui. Mais bientôt il bondit sur son siège en apercevant le faite d'un mai pavoisé, qui, ondulant sous le vent, venait effleurer l'embrasure de sa fenêtre comme pour le narguer.

Il devint pâle de colère ; car un mai révèle toujours un amoureux.

— Qui donc, s'écria-t-il, a eu l'effronterie de venir planter un pin au seuil de ma tour, sous les yeux de ma fille, qui est presque étrangère au pays et qui n'est encore fiancée à personne ?

Il se mit à réfléchir :

— Ce n'est certes pas Fritz. Le fils de la Maranelé est un pauvre sabotier à qui sont interdites ces galanteries ruineuses. Un seul garçon, entre nous, aurait pu se croire en droit, à la rigueur, de faire cette courtoisie à Marguerite, c'est le fils de mon vieil ami de Böblingen ; mais il ne connaît pas ma fille, il ne l'a pas même vue, puisqu'au lieu de venir hier à Nordstetten, il a dû partir précipitamment pour Mayence, où son banquier venait de mourir. Oh ! il faudra bien que je découvre l'auteur de cette équipée, et je la lui ferai payer cher !

Il endossa vivement la vieille houppelande que Fritz avait dédaignée la veille, et courut s'embusquer derrière son guichet, dardant son œil de renard à travers le grillage et écoutant de toutes ses oreilles. Cet espionnage ne lui porta pas bonheur, car il entendit prononcer son nom accompagné de force épithètes malsonnantes. Comme on ne le savait pas si près, chacun parlait à cœur ouvert :

— Est-il heureux, ce vieux gippe-sou, d'avoir un si beau mai devant son château fort ? disait l'un.

— C'est tout profit pour lui, disait un autre, le galant payera l'amende et Melzer gardera le sapin.